

François Hoofd

SARDINE GRILLEE, BABA DES ROMS ET UN VERRE DE SANG

Polar fantaisiste



François Hoofd

Sardine grillée, baba des Roms et un verre
de sang

© François Hoofd, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0016-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ceux pour qui le 21 n'est pas synonyme de chance au Black Jack.

L'auteur

I. Prologue

Dans la Volkswagen, l'homme avait épuisé son faible capital patience, quand il aperçut enfin des feux de croisement dans son rétroviseur. La camionnette passa le dos-d'âne, ralentit et se gara à côté de sa voiture. Le passager baissa sa vitre et l'impatient l'imita, en râlant.

— Putain, ça fait une demi-heure que je poireaute !

Son interlocuteur ne cilla pas devant l'agressivité du ton ; au contraire, il sourit et se mit à fredonner une comptine pour enfants d'une voix douce :

— Petit point rouge, rien ne bouge. Petit point blanc, on attend. Petit point noir, coccinelle, au revoir.

Sur ces derniers mots, il agita doucement sa main gauche et la porte coulissante de la camionnette s'ouvrit brutalement. L'homme de la Volkswagen contempla avec effroi ce qui se trouvait à l'intérieur. Dans un geste désespéré, il prit appui sur le volant et plongea vers la droite. Puis l'enfer se déchaîna.

II. Découverte du corps

— Où traîne votre collègue, Thiriet ? tonna Barrue.

Le géant posa un œil blasé sur le commissaire.

— Aucune idée. Vous savez, il ne dort pas à la maison : ma femme n'est pas d'accord pour un ménage à trois.

Son supérieur poussa un soupir profond, mais ne répliqua pas. Il ne faut jamais se montrer désagréable avec un type de deux mètres de haut, tiré du lit à l'aube, fût-il votre subordonné. Balthazar Thiriet, surnommé Bathy en référence à la fois à son patronyme et au bathyscaphe, dont il possédait la corpulence, n'était pas un mauvais bougre : il était bon vivant, travailleur, bien que soupe au lait. Le regard de Barrue remonta distraitement l'allée piétonnière et rencontra celui qu'il cherchait : Antoine Hernandez refermait la petite grille par laquelle le témoin était sorti une heure plus tôt. Avec son faux air de James Dean, son T-shirt orange et son jean usé, il ne ressemblait pas à un jeune inspecteur prometteur. Il s'approcha de ses collègues avec un sourire narquois.

— Voilà votre copain, lança Barrue à Balthazar, je vous laisse lui faire le topo, sinon je pense que je vais m'énerver.

— Vous l'êtes déjà, chef, annonça posément Balthazar.

Une nouvelle fois, le commissaire se garda bien de répondre et tourna le dos à ses subalternes, se demandant à nouveau pourquoi ils ne pouvaient pas s'avérer efficaces ET respectueux. Ces deux qualités étaient-elles incompatibles à ce point ?

Antoine moucha de sa main droite une poussière imaginaire qui lui chatouillait le nez puis la tendit à Balthazar, qui la serra sans hésiter.

— Salut, Bathy. Pas l'air jouasse, le vieux, ce matin.

— Non, confirma son collègue, il n'a pas trop apprécié ton éternel retard et en

te voyant arriver par la propriété privée voisine du lieu du crime, je crois comprendre pourquoi. Tu habites là ? questionna le colosse d'un léger hochement de tête en direction du groupe d'immeubles.

— Mouais, acquiesça Antoine, je loge dans cette copropriété, dans un des bâtiments du bas.

— Tonio, ma maison se situe à dix kilomètres d'ici et j'étais sur place avant toi. Tu ne penses pas qu'il y a un petit problème ?

— Tu roules trop vite, Bathy. Tu as des points en moins sur ton permis et tu devrais...

— Toniooo...

Balthazar fit traîner la dernière syllabe. Antoine connaissait suffisamment son collègue pour savoir qu'il atteignait déjà ses limites de patience.

— Qu'est-ce que tu fous le matin pour être toujours à la bourre ?

— Ben, honnêtement, répondit Tonio en se penchant vers son camarade et en baissant de ton, je fais principalement caca.

Balthazar le regarda avec des yeux ronds, néanmoins Antoine poursuivit sans se départir de son sérieux.

— En fait, je pense que l'idée même de devoir me rendre au turbin a sur mes intestins un effet laxatif notoire.

— Cela te fait chier, quoi ! conclut le colosse, dépit.

— Ta propension à la poésie m'épatera toujours, Bathy !

— Allons bosser, Tonio, soupira son collègue, le témoin est un de tes voisins et je crois qu'il n'est pas prêt de t'enquiquiner avec des odeurs de barbecue.

Bien plus tôt, ce jour-là, déchirant l'air singulièrement frais de ce matin estival, le barrissement lent du freinage du camion poubelle surprit Mathieu qui laissa échapper un magnifique « oh » d'étonnement. Edgar Dubreuil contempla son fils et lui indiqua du doigt la lumière orangée et clignotante qui transparaissait au travers du feuillage de l'eucalyptus.

— Ce sont les éboueurs. Ils ramassent les ordures ménagères, commenta-t-il.

Le bambin suivit le gyrophare des yeux jusqu'à ce que le poids lourd apparût entièrement. Visiblement satisfait de l'explication, Mathieu s'agita d'avant en arrière dans la poussette pour signifier son désir de repartir. Edgar manœuvra l'engin afin de descendre du trottoir et de s'engager dans l'impasse privée. Mathieu babillait, serein comme un enfant d'un an, en bonne santé et confiné dans ses habitudes. Ils remontèrent la file des véhicules garés sur les places numérotées. En passant devant le sien, le jeune papa ralentit et regarda attentivement. Depuis la portière pliée et le vol des rétroviseurs, il était toujours angoissé avant de voir sa voiture le matin. En plus, le concierge lui avait parlé d'une nouvelle série d'effractions sur le parking de la résidence. Edgar s'immobilisa et poussa un soupir d'aise : la Citroën Xsara était intacte. Ce simple spectacle délivra un flot d'endomorphines, qui tonifia son corps autant que la peur anticipée créait les conditions propices à un ulcère. Mathieu se retourna vers son père pour comprendre la raison de cet arrêt et émit un son clairement réprobateur. Edgar sourit à son fils avant de reprendre sa marche.

Arrivé au portillon du grillage clôturant la copropriété, il prit soudain conscience de l'odeur âcre de la fumée. Seul un vent favorable avait dû lui permettre de l'ignorer jusque-là. Edgar jeta un coup d'œil mauvais vers la haie de troènes qui cachait la maison du voisin.

— Encore un feu de feuilles et de branches, songea-t-il. Pourtant, cet imbécile sait pertinemment que cela est interdit. Le conseil syndical a eu beau prévenir le service de la mairie qui s'occupe du ramassage des végétaux, rien ne l'arrête !

Toute sa bonne humeur s'envola. Il referma rageusement le portillon, faisant trembler le grillage et sursauter son fils. Il repartit d'un pas courroucé. Au fur et à mesure qu'il progressait dans le chemin piétonnier, l'odeur devenait de plus en plus présente et désagréable.

— Vraiment, quel sans-gêne pesta Edgar, pointilleux devant la loi quand elle se trouvait de son côté.

Alors qu'il descendait l'allée, il constata que la fumée ne provenait pas de la droite, mais de la gauche. Pourtant, de ce côté, il n'y avait que la crèche parentale. Il déboucha dans la rue à l'orée du parc boisé et comprit.

Sur un évasement de la route, sous un chêne, une voiture était garée, du moins

ce qu'il en restait. La Coccinelle était plus qu'à moitié carbonisée. Toute la partie conducteur, la plus proche de la chaussée, était totalement détruite. La tôle était tordue et une main d'os tenait fermement le volant.

Edgar traversa la rue rapidement, au mépris de toute prudence. Derrière un bosquet d'arbuste, il cacha la poussette et son fils, inquiet de l'attitude de son père, puis vomit son café et ses tartines. Il regretta le choix de la confiture d'orange dont les zestes ajoutèrent à l'amertume classique des sucres digestifs.

— Qui a découvert le véhicule ? demanda Antoine.

— Et le cadavre surtout, précisa Balthazar.

Antoine haussa les épaules. Il aimait donner l'illusion de croire qu'un humain inconnu, une fois refroidi ou carbonisé suivant le cas, ne valait à ses yeux guère plus qu'un objet. En honorable catholique non pratiquant, Balthazar respectait profondément les morts. Qu'importait les faux débats philosophiques : les deux hommes étaient d'assez bons flics, d'intelligence moyenne, mais d'une ténacité à toute épreuve. Ils ne lâchaient pas leur proie, comme des pitbulls ou des morpions suivant l'humeur des commentateurs.

— Bref, reprit Antoine, il est où, le gars ?

— On l'attend, répondit Balthazar, en asseyant sa lourde masse sur un banc.

Antoine dévisagea son partenaire.

— Comment ça : « on l'attend » ? Le gaillard n'est-il pas supposé rester avec un planton de façon à pouvoir être interrogé par les inspecteurs en charge de l'enquête ? Il est parti où ? Aux toilettes ?

— Tout le monde n'a pas tes problèmes intestinaux. Lui a plutôt eu un haut-le-cœur. Si tu aimes le pain prémâché, c'est derrière le fourré, là.

— Que le type ait gerbé devant le macab ne m'aide pas beaucoup, Bathy !

— Le type comme tu dis est un père. Et ce père devait porter son gosse chez sa nounou. Voilà où il est parti. De plus, avant de te moquer, va donc jeter un œil de plus près au barbecue et reviens me dire si tu sens ton petit-déj jouer au yoyo.

— Ça risque pas ! persifla le railleur.

— Vantard ! pesta le colosse.

— Je ne déjeune pas le matin, Bathy !

— Et t’as la dalle à 11 h !

— Tu vois que tu me connais un peu, partenaire, ironisa Antoine.

— Le voilà ! s’écria soudain un gardien de la paix en uniforme.

De concert, Antoine, Balthazar et toutes les personnes qui n’avaient pas une tâche sur laquelle se concentrer tournèrent la tête pour regarder le fameux témoin, que seuls les deux premiers agents sur place avaient rencontré. Légèrement voûté par une invisible charge, Edgar Dubreuil marchait, mains dans les poches. Il gardait la face baissée comme un homme qui ne voulait pas affronter le soleil. Il n’avait qu’à suivre la route pour arriver jusqu’aux policiers. Pourtant dès l’orée du bois, il obliqua et emprunta le chemin qui serpentait entre les arbres près de l’aire de jeux pour enfants. Passant derrière un bosquet d’arbustes, il disparut un instant.

— Putain, il fabrique quoi, le gars ? s’impatienta Antoine.

— Ben, il n’a peut-être pas envie de repasser devant...

Le signe de tête de Balthazar était éloquent.

Les carcasses. Celle de l’homme surtout.

Edgar Dubreuil émergea de la végétation. Lui qui ne courait plus depuis des années, regarda avec ardeur les haies fixes du parcours sportif. Son fils aimait beaucoup passer en dessous. Le jour où celui-ci serait capable de les sauter, Edgar prendrait un sérieux coup de vieux. Pour l’heure, il n’était pas si âgé, juste un simple trentenaire qui se rendait compte du passage du temps, mais qui feignait encore de croire que la vie apportait joie et bonheur pour peu qu’on y prêtât attention.

Joie. Bonheur.

Des mots à présent vides de sens pour Edgar Dubreuil. Il ne connaissait certainement pas celui qui fut un homme et qui gisait dans la voiture « Oh mon Dieu, faites que je ne le connaissais pas » mais ce cadavre fumant avait été un